

## INTRODUCTION

L'image est au cœur de mon écriture depuis toujours — l'image mouvante, animée, celle qui permettait le son, j'en jouais comme d'un mensonge lorsque j'étais réalisatrice de films documentaires : que les mots en disent autre chose plutôt que de la répéter en mots. J'aimais cette distraction du regard, j'aimais que l'oreille contredise la certitude que le regard aurait pu introduire.

J'ai appris la réalisation avec Chris Marker — un jour de 1990 est arrivée cette étrangeté, *Lettres de Sibérie*. Ce film — un documentaire — parle de la vie en Sibérie, d'un grutier qui offrirait une monumentale boîte de chocolats à la jeune femme à terre rythmant les mouvements de la grue ; d'ours et de rennes et de villes dont on ne sait si on les aime ou non, ou si elles sont indifférentes.

Je vous écris d'un pays lointain — dit Chris Marker reprenant les mots de Michaux. Dès le départ, il fausse le jeu : sa voix dit qu'il écrit, qu'il nous écrit. D'emblée, il joue d'un glissement de sens. Et montre des images qui n'ont rien à voir avec le cœur de son sujet mais qui ont sans doute quelque chose à dire.

Il accumule les effets de sens pour conquérir la légèreté et jouer avec le vrai, le faux — le langage a été inventé pour mentir, l'image saisit un instant qui n'est déjà plus, une ombre qui ne sait rien de ce qu'elle reflétait.

Deux pôles, le texte et l'image. Entre les deux un espace invisible, celui de la transformation de l'un par l'autre, de l'ancrage de l'un par l'autre. Qu'ils se confondent dans l'imaginaire de chacun, qu'ils oscillent, qu'ils désorientent – derrière l'apparence de la réalité, un labyrinthe.

J'ai repris à mon compte un des mots de Chris Marker, qui séparait commentaire en deux : comment taire. Comment dire quelque chose du monde et l'effleurer sans l'égratigner, dire la frontière de soi à l'autre, dire cette géométrie du hasard qui fait qu'à un moment donné les mots nous viennent comme les images nous viennent, par surprise, par naïveté, parfois – l'enfance n'est jamais loin, de nulle part elle appelle et surgit dans une flaque d'eau, dans un flocon de neige.

Un flocon de neige dans une paume chaude. La disparition est dans l'image même, qu'elle se floute ou que le personnage sorte du cadre – s'échapper, sortir du champ pour un brin de liberté à conquérir, s'évader de la morne norme. Faire la nique à la porte de derrière, celle qui se fermera un jour sur l'horizon et en attendant, l'élargir, le repousser, l'horizon.

Le corps, aussi, et surtout. Un détail sur lequel le regard se pose. Une salière, une ligne, une courbe, une façon d'être. Je ne sais pas ce que c'est, la grâce, je ne sais pas la décrire mais je sais que parfois je la rencontre, et mon premier mouvement est de la happer, de l'attraper, que ce soit avec mon *Reflex* ou avec le téléphone. Les deux n'ont pas le même usage : avec un *Reflex*, on prend une photo en jouant des réglages de l'appareil, en travaillant la profondeur de champ ou le point, en construisant l'image. Avec ces merveilles d'appareils photo des téléphones actuels, j'accroche le grain, je cherche le mouvement, je cherche une sorte d'envol, peut-être, ou de lumière.

Le corps, ou ce qui nous ancre, ce qui nous résume. La grâce d'une main qui un instant se pose et fait naître ce sourd et jouissif désespoir de fixer une image qui n'existe pas sinon prise dans un mouvement, sans l'avant et l'après du geste – figer un bref instant que le regard a à peine perçu, passé avant que d'être vu dans l'ordre fragile d'avant la disparition.

Je cherche le silence de l'image, le temps suspendu, spatialisé. Le temps de la photo n'est pas celui du monde, c'est un moment où l'on extirpe du monde un brin de la

continuité de la vie en la capturant, en se l'appropriant – la prise de vue se cristalliserait en reprise de vue. Il n'y est pas question de mélancolie, ni même de technique : il est question d'accrocher le temps comme on hameçonnerait un poisson. La photo comme une course de vitesse – attraper le moment qui passe et lui substituer la beauté de l'instant.

Il y a l'acte de photographier – d'appuyer sur le déclencheur. Souvent je double ou triple mes photos, et souvent c'est la première que je retiens, celle où le travail s'est fait tout seul, où j'ai attrapé le mouvement, la lumière et le cadre dans le même temps, inconsciemment : c'est l'œil et le doigt qui décident, une sorte d'*educated guess* – un temps de silence dans le bruit du monde.

C'est une autre écriture, la photo – les mots n'en diraient pas plus. Il n'y a pas à expliquer une photo : elle est. Elle les précède, les mots, qui ne peuvent dire qu'autre chose d'elle – ce livre est intitulé *Ombres nomades* parce qu'on ne saisit jamais que l'ombre de soi, des autres : là où est la photo j'étais. Ça a d'emblée à voir avec la mort, une photo – mes ombres et la disparition des personnages du cadre qui les double – dans l'espoir de l'annihiler, peut-être, la disparition.

Chaque photo distille une absence, porte en elle ce qu'elle a charrié pendant la prise de vue, et parfois rencontre chez celui qui la regarde un pan de ses propres souvenirs, une odeur oubliée, une ancienne présence, un parquet qui craque ou une porte qui couine et reconnaît la main qui l'a un jour ouverte.

La photo est un instant-temps dans sa dimension stochastique, les mots s'y articulent et tentent de capturer quelque chose de ce qui y flotte et d'en altérer la lecture. Que texte et photo se contaminent – il ne s'agit pas d'une interprétation documentaire ou d'une légende mais d'un déplacement du regard, d'une nomadisation par l'écrit de l'image elle-même déjà nomade, d'une errance dans le sens pour ouvrir au plus large la rêverie –, l'amorce d'un dialogue, peut-être, ou d'une lecture chorale.

*Esse est percipi aut percipere* – Être est être perçu ou percevoir, disait Berkeley.

ASTRID WALISZEK